

La fin du CONSUMÉRISME



Si l'augmentation de 2,7° C à la fin du siècle semble acquise, toutes les actions aussi partielles que réelles de tous les acteurs, dont les entreprises, doivent être néanmoins encouragées pour conjurer cette hausse.

Entretien avec Dominique Bourg *

« Réchauffement » pour certains, « changement » pour d'autres, « dérèglement » pour d'autres encore... que cache l'évolution sémantique ? N'ajoute-t-elle pas à la confusion ? Veut-on masquer le péril ?

Dominique Bourg : Non, cette évolution marque la prise de conscience et la complexité du phénomène. Le mot « changement » se veut plus neutre que le « réchauffement », qui n'est pas la seule conséquence du changement climatique. « Dérèglement » illustre mieux les enjeux. On aurait tort de ne parler que de réchauffement, car la montée des températures n'est qu'un des aspects du dérèglement en cours, il faut également évoquer le changement du régime des pluies, la montée du niveau des mers et le

fait que nous allons être confrontés à un nombre de plus en plus important d'événements extrêmes : depuis plus de trente ans, il se produit plus de cyclones de catégorie 4 ou 5. Aujourd'hui, avec les rafales de vent du cyclone Hayan (379 km/h, Philippines, 2013), on est proche du souffle d'une bombe. Il est donc plus exact de dire « dérèglement », même si aucune expression ne rendra correctement compte de ce phénomène complexe.

Selon le GIEC, le réchauffement climatique, qui a augmenté de 1975 à 1998, se serait, depuis, arrêté pour demeurer sur un plateau de 1998 à 2010 ? Depuis, le même GIEC souligne qu'il continue d'augmenter, quand d'autres argumentent qu'il stagne. D'un côté les climato-sceptiques,

* Philosophe, professeur à la Faculté des géosciences et de l'environnement, Université de Lausanne, UNIL ; Institut de géographie et de durabilité.

de l'autre les « réchauffistes », climato-catastrophistes ou « collapsologues ». Comment faire la part des choses ?

D. B. : Le plateau n'a jamais existé, les articles scientifiques à comité de lecture sont nombreux sur le sujet. L'année 2014 sans El Niño a été l'année la plus chaude jamais enregistrée ; 2015 devrait l'être plus encore. Il n'y a donc pas à faire la part des choses, les climato-sceptiques racontent n'importe quoi. J'en ai encore entendu un raconter récemment que le réchauffement était une illusion statistique. Bien sûr ! La fonte des glaciers est une illusion d'optique et la précocité récurrente des vendanges un constat d'ivrogne ! Tout comme les canicules, sécheresses, à répétition depuis quelques années avec des effets destructeurs sur la production de nourriture, avec des baisses de rendement qui peuvent aller de 20 à 40 %. À chaque veille de conférence sur le climat, les climato-sceptiques se réveillent pour raconter les mêmes âneries. On hésite entre la pathologie mentale et le lobbying éhonté.

« Le temps du monde fini commence » prévenait, en 1931, Paul Valéry ; peut-on prévoir qu'il risque de s'achever dans les prochaines décennies comme l'envisage Nicolas Hulot quand il prévient que « nous sommes obligés de changer pour ne pas disparaître » ?

D. B. : Le monde fini, ce n'est pas simplement le climat. Si on ne réagit pas, ou si on réagit si peu, c'est parce que les grands problèmes environnementaux ne sont pas immédiatement accessibles à nos sens. Nous sommes aussi confrontés à notre propre finitude, à celle de nos réactions. Si nous n'avions pas d'informations scientifiques sérieuses, on ne ferait pas le lien entre différents phénomènes et on ne pourrait même pas parler de dérèglement climatique. Mes sens ne m'informent pas qu'il y a 400 parties pour million (ppm) de dioxyde de carbone dans un volume d'air d'un million de molécules aujourd'hui. Notre corps ne nous informe pas plus du changement climatique que des autres grands problèmes environnementaux. Certes, on peut quand même observer l'effondrement des populations d'insectes quand on se souvient de l'état de nos pare-brise il y a vingt ans ; mais c'est un des rares indicateurs sensibles, et à condition d'avoir un certain âge. Pour

Nous sommes des animaux finis, nous ne bougeons que lorsque nous sommes confrontés à un danger immédiat et visible ; or, le changement climatique dans sa globalité et sa dangerosité ne se voit pas.

percevoir et comprendre les problèmes climatiques, ou écologiques plus généraux, aujourd'hui, il faut en passer par des analyses scientifiques complexes. Nous sommes des animaux finis, nous ne bougeons que lorsque nous sommes confrontés à un danger immédiat et visible ; or le changement climatique, dans sa globalité et sa dangerosité, ne se voit pas. La finitude porte également sur les ressources, mais il ne faut pas oublier que la question du CO₂ n'a rien à voir avec la pollution : le CO₂ n'est pas un polluant, s'il n'y avait pas de CO₂ dans l'atmosphère, la Terre serait trop froide et nous n'existerions pas ; le carbone est par ailleurs un des constituants de la vie. Le problème est que nous avons changé les proportions, et c'est là que la finitude intervient à nouveau, car au-delà d'un certain niveau de CO₂, les conditions de vie sur Terre changent.

Quel futur peut-on espérer écrire si on ne lutte pas contre le réchauffement climatique ? Avons-nous la capacité technologique de relever le défi du réchauffement ?

D. B. : Non, clairement non ! Nous luttons, cela dit, mais mollement. Aujourd'hui, avec les engagements nationaux soumis avant la Cop 21, nous sommes sur une trajectoire d'augmentation de la température moyenne générale de 2,7 °C, ce qui est gigantesque. Si les États tiennent leurs engagements, et j'ai quelques doutes au regard de leurs moyens financiers, nous encourageons quand même le risque de dépasser les 2,7 °C à la fin du siècle, en raison de la fonte du pergélisol, qui recèle une quantité massive de CO₂ et de CH₄. Par ailleurs, il n'existe pas de géo-ingénierie. Le système Terre est autrement complexe qu'un pont ou qu'un moteur. On ne saurait en maîtriser tous les paramètres ! Qui plus est, des techniques climatiques ne joueraient volontairement que sur un petit nombre de paramètres, et à une échelle spatiale et temporelle disproportionnée. Tabler sur le management du rayonnement solaire est hasardeux ; capturer et stocker le CO₂ reviendrait à pomper comme des Shadoks ! On a introduit dans l'atmosphère plus de 2 000 milliards de tonnes de

CO₂ : si on arrivait à en prélever (à quel coût énergétique et matériel ?) dix milliards par an, ce serait énorme ; or, on en émet quarante milliards par an !

Quelles recommandations donnez-vous pour conjurer un possible funeste destin si le réchauffement continue tel que vous l'annoncez ? Peut-on rapidement mettre fin aux énergies fossiles ? Le coût de la transition énergétique ne risque-t-il pas de freiner les ardeurs ?

D. B. : On ne sait toujours pas stocker l'électricité, mais on a fait des progrès sur le solaire. N'oublions pas de rappeler que les hommes ne savent pas produire de l'énergie : l'énergie est constante dans le monde, ils sont capables de la capter, de la transformer, de la transporter. Cela a bien sûr un coût énergétique. Le vrai chiffre qui compte, c'est le EROI (Energy Return On Energy Investment), c'est-à-dire l'énergie utile, la différence entre l'énergie dépensée pour extraire et l'énergie extraite. Par exemple : quelle proportion d'un baril est-elle nécessaire pour en retirer un ? Il y a cinq ans, le EROI solaire était faible, on produisait le double de ce que l'on consommait, aujourd'hui on produit sept, voire huit fois plus et l'on espère atteindre quinze voire trente. On se rapproche du EROI du pétrole (100 autrefois, entre vingt et trente aujourd'hui). On progresse...

Tôt ou tard, nous changerons nos modes de vie. On n'y échappera pas, même si on ne veut pas l'entendre.

Le changement climatique annonce-t-il la fin du consumérisme ? Va-t-on vers un monde sans croissance ?

D. B. : La croissance, aujourd'hui, est déjà bien molle et elle ne cesse de se ramollir depuis une trentaine d'années. Je pense qu'elle ne reviendra pas aux taux que nous connaissions durant les Trente Glorieuses ; nous n'avons d'ailleurs ni les matériaux, ni l'énergie, ni la biosphère pour ! Quant au recyclage, comme l'a montré François Grosse, au-delà d'un taux de croissance de la consommation de la ressource d'1 %, il ne fait que différer de quelques années l'épuisement d'une ressource. Si on prend l'exemple du cuivre, on en consommait huit millions de tonnes par an il y a quarante ans, aujourd'hui on en consomme seize. À supposer que l'on recycle 80 % des huit millions (il faut prendre en compte le temps de

résidence d'un matériau dans l'économie), cela fait six, il faut donc toujours en extraire dix !

Que peut-on espérer de la croissance verte ? Une nouvelle manière de produire, de consommer, de communiquer ?

D. B. : Pour l'heure, la croissance verte consiste plutôt à « marchandiser » des parts de nature qui ne l'étaient pas. Tôt ou tard, nous changerons nos modes de vie. On n'y échappera pas, même si on ne veut pas l'entendre. Difficile, en effet, d'aller devant les électeurs en affirmant que tôt ou tard la cure d'amaigrissement s'imposera.

Au nombre des sponsors figurent les plus grands pollueurs. La Cop 21 leur donne-t-elle l'occasion de verdir leur image ?

D. B. : Ils cherchent tous à verdir leur image. Il y a quelques années, Monsanto avait reçu le prix de l'éthique ! Maintenant les multinationales ne sont pas des individus et sont tout sauf homogènes. Il faut donc encourager les avancées aussi partielles que réelles. Il faut surtout qu'il n'y ait aucun doute sur le sens de leurs actions, la réalité de ce qui est fait et de ce qu'il reste à faire.

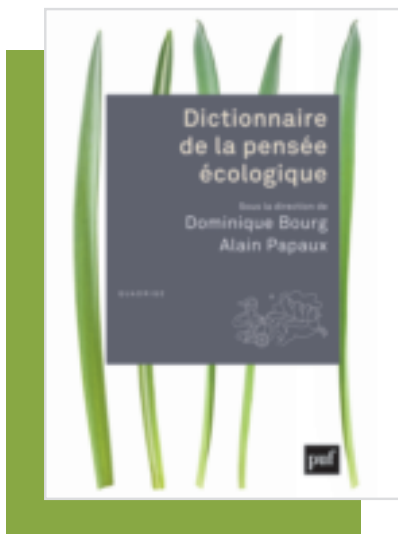
Pouvez-vous citer des entreprises qui, si elles ne peuvent être tenues pour exemplaires

dans la totalité de leurs actions, agissent néanmoins de manière pertinente ?

D. B. : La perfection n'est point de ce monde ! Demander aux entreprises qu'elles soient parfaites n'est pas sérieux. On peut déjà leur demander de ne pas nous mentir en nous disant clairement ce qu'elles tentent de faire ou ce qu'elles ne peuvent pas faire à un moment donné. On sait à quoi s'en tenir et on peut alors les juger en toute objectivité.

Si Volkswagen fut capable de tricher aussi longtemps et avec tant d'ampleur, alors qui n'est pas susceptible de le faire ?

D. B. : La faute est énorme, or les salariés et sous-traitants de Volkswagen ne sont pas tous fautifs et ils en subissent malheureusement les conséquences fâcheuses. Quand une part d'une profession triche, elle souille tous les autres acteurs. Nous avons besoin de confiance, or l'attitude de quelques responsables de la marque jette un trouble énorme et c'est gravissime.



L'entreprise doit dorénavant travailler pour le bien commun, or, construite originellement pour faire du profit, elle n'en a donc pas l'habitude. L'altruisme entrepreneurial serait-il une idée neuve ?

D. B. : Sur le plan de l'altruisme, un individu peut aller jusqu'au sacrifice de lui-même, pas une entreprise. Pour autant, l'intérêt au long cours bien compris d'une entreprise peut entrer en convergence avec certains aspects de l'intérêt général. Il faut, dans ce cas, avoir une presse libre et des lanceurs d'alerte. Il faut encore des garanties institutionnelles pour que le système fonctionne.

Que pensez-vous de la « conversion écologique » prônée par le pape François dans sa récente encyclique *Laudato si* ?

D. B. : Ce n'est pas une conversion, car ses prédécesseurs, Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI, avaient ouvert la voie. Cependant, le pape François va plus loin en prenant ses distances avec l'interprétation dite « despotique » de la *Genèse*, qui autorisait l'homme à soumettre la Terre et ses animaux à tous ses désirs (« *soumettez* », « *soyez craints* », etc.). Il met plutôt en valeur ce que dit ailleurs la *Genèse*, à savoir que la création a une valeur en soi, indépendamment de l'homme (Dieu la déclare très bonne avant même la création de l'homme); l'homme est alors le bon « intendant ». Il ajoute une dimension « citoyenne », son encyclique étant d'inspiration franciscaine, l'espèce humaine est à l'égale des autres par rapport à Dieu (« Adam » veut dire terre ; humus, humilité et humanité se tiennent). Il en appelle à l'« écologie intégrale ». C'est un texte très fort, très puissant, qui pousse les autres religions à réagir. Le pape François a donné le la ! Les grandes religions appellent désormais à sauver la « maison commune ».

Ségolène Royal déclarait en juin dernier : « Les négociations de l'ONU sont totalement inadaptées à l'urgence climatique ». Qu'attendez-vous de la Cop 21 ?

D. B. : J'attends de la Cop 21 qu'elle empêche une dérive trop marquée de nos émissions. On en est capable et

on en a les moyens. Mais pour réellement sauver les meubles, pour se rapprocher au plus près des 2 °C, il nous faudrait une mobilisation telle celle de Roosevelt durant la Deuxième Guerre mondiale. Avec leurs dettes souveraines, les États, anciennement industriels, sont devenus plus pauvres, ils ne cessent de faire du dumping fiscal, ils sont devenus de simples agents économiques, des facilitateurs des échanges internationaux. Que peuvent-ils faire face au péril qui vient lorsqu'ils servent les raisons qui nous y conduisent ?

Seul espoir, une mobilisation croissante de tous les autres acteurs. ■

AGENDA

- ▶ **PODIUM DE LA RELATION CLIENT**
9 février 2016
TNS – BEARINGPOINT
Cercle National des Armées
Paris
- ▶ **21^e FORUM EUROPÉEN DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE**
11 - 12 février 2016
Union des fabricants
Pavillon Dauphine
Paris
- ▶ **SALON INTERNATIONAL DE L'AGRICULTURE**
27 février - 6 mars 2016
COMEXPOSIUM
Porte de Versailles
Paris
- ▶ **ASSISES DE LA PROMOTION 2016**
22 mars 2016
PROMORESEARCH
Paris La Défense
- ▶ **PRODURABLE**
30 - 31 mars 2016
Palais des Congrès
Paris
- ▶ **SEMINAIRE IREP**
5 avril 2016
Paris
- ▶ **KAZACHOK LICENSING FORUM**
6 - 7 avril 2016
Paris Event Center
Paris
- ▶ **LE PRINTEMPS DES ÉTUDES**
Rencontres professionnelles,
Communication,
Marketing et Opinion
14 - 15 avril 2016
Palais Brongniart
Paris
- ▶ **DIGITAL MARKETING ONE TO ONE**
1 - 2 juin 2016
COMEXPOSIUM
Biarritz
- ▶ **PARIS RETAIL WEEK**
12 - 14 septembre 2016
COMEXPOSIUM
Porte de Versailles
Paris